

C'est à l'été 1994, voilà maintenant plus de six ans, que j'entendis pour la première fois parler de l'exécution de Rafael Sánchez Mazas. Trois choses venaient alors tout juste de m'arriver : la première fut la mort de mon père, la deuxième, le départ

Javier Cercas

Les Soldats de Salamine

roman traduit de l'espagnol par Élisabeth Beyer et Aleksandar Grujičić

de ma femme, la troisième, l'abandon de ma carrière d'écrivain. Mensonge. La vérité, c'est que, de ces trois choses, les deux premières sont on ne peut plus exactes ; contrairement à la troisième.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les derniers jours de la guerre civile espagnole, l'écrivain Rafael Sánchez Mazas, un des fondateurs de la Phalange, échappe au peloton d'exécution des troupes républicaines en déroute grâce à un soldat qui, bien que l'ayant vu, lui laisse la vie sauve. Soixante ans plus tard, un journaliste s'attache au destin des deux adversaires qui ont joué leur vie dans un seul regard et entreprend de recueillir des témoignages pour transformer cette histoire en fiction.

Roman-document qui a bouleversé l'Espagne et connu une carrière internationale, ce livre est porté par une réflexion profonde sur l'essence même de l'héroïsme et sur l'inéluctable devoir de réconciliation.

Il a été adapté au cinéma par David Trueba.

JAVIER CERCAS

Javier Cercas est né en 1962 à Cáceres et enseigne la littérature à l'université de Gérone. Ses romans, traduits dans une trentaine de langues, ont tous connu un large succès international et lui ont valu de nombreux prix.

Chez Actes Sud ont paru Les Soldats de Salamine (2002), À petites foulées (2004), À la vitesse de la lumière (2006), Anatomie d'un instant (2010), Les Lois de la frontière (2014) et L'imposteur (2015).

DU MÊME AUTEUR

À LA VITESSE DE LA LUMIÈRE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 865.

À PETITES FOULÉES, Actes Sud, 2004.

ANATOMIE D'UN INSTANT, Actes Sud, 2010 (prix littéraire international Mondello-Ville de Palerme, prix Jean-Morer) ; Babel n° 1166.

LES LOIS DE LA FRONTIÈRE, Actes Sud, 2014

(prix Méditerranée étranger) ; Babel n° 1338.

L'IMPOSTEUR, Actes Sud, 2015.

Titre original :

Soldados de Salamina

Éditeur original :

Tusquets Editores, Barcelone

© Javier Cercas, 2001

© ACTES SUD, 2002

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-05963-7

JAVIER CERCAS

LES SOLDATS DE SALAMINE

roman traduit de l'espagnol
par Élisabeth Beyer et Aleksandar Grujić

ACTES SUD

à Raül Cercas et Mercè Mas

*Les dieux ont caché ce qui fait
vivre les hommes.*

HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre est le fruit de nombreuses lectures et de longues conversations. La plupart des personnes envers lesquelles je suis redevable apparaissent dans le texte qui suit sous leurs propres nom et prénom ; parmi celles qui n'y figurent pas, je voudrais mentionner Josep Clara, Jordi Gracia, Eliane et Jean-Marie Lavaud, José-Carlos Mainer, Josep Maria Nadal et Carlos Trías, mais tout spécialement Mónica Carbajosa, dont la thèse de doctorat, intitulée *La Prose de 1927 : Rafael Sánchez Mazas*, m'a été grandement utile. A eux tous, merci.

Première partie

LES AMIS DE LA FORÊT

C'est à l'été 1994, voilà maintenant plus de six ans, que j'entendis pour la première fois parler de l'exécution de Rafael Sánchez Mazas. Trois choses venaient alors tout juste de m'arriver : la première fut la mort de mon père, la deuxième, le départ de ma femme, la troisième, l'abandon de ma carrière d'écrivain. Mensonge. La vérité, c'est que, de ces trois choses, les deux premières sont on ne peut plus exactes ; contrairement à la troisième. En réalité, ma carrière d'écrivain n'avait jamais véritablement démarré, si bien qu'il m'aurait été difficile de l'abandonner. Il serait plus juste de dire qu'à peine entamée je l'avais abandonnée. En 1989, j'avais publié mon premier roman. Tout comme le recueil de nouvelles paru deux ans auparavant, le livre fut accueilli dans une indifférence notoire, mais ma vanité et le compte rendu élogieux d'un ami de l'époque s'allièrent pour me convaincre que je pouvais devenir romancier et que, pour ce faire, il valait mieux quitter mon travail à la rédaction du journal afin de me consacrer pleinement à l'écriture. Le résultat de ce changement de vie fut cinq ans d'angoisse économique, physique et métaphysique, trois romans inachevés et une épouvantable dépression qui me cloua pendant deux mois dans un fauteuil, devant la télévision. Fatiguée de payer

les factures, y compris celle des funérailles de mon père, et de me voir pleurer devant le poste éteint, ma femme me quitta alors que je commençais à peine à reprendre le dessus et, ainsi, je n'eus d'autre remède que d'oublier pour toujours mes ambitions littéraires et de demander ma réintégration au journal.

Je venais d'avoir quarante ans mais par bonheur – soit parce que je ne suis pas un bon écrivain, sans être un mauvais journaliste pour autant, soit, plus probablement, parce qu'à la rédaction personne n'était disposé à faire mon travail pour un salaire aussi modique que le mien – on accepta ma demande. On m'affecta aux pages culturelles, là où on affecte ceux qu'on ne sait où affecter. Au début, et dans l'intention non avouée mais évidente de punir ma déloyauté – vu que, pour certains journalistes, un collègue qui renonce au journalisme pour passer au roman n'est ni plus ni moins qu'un traître – on m'obligea à faire de tout sauf à aller au bar du coin chercher le café du directeur et seuls quelques rares collègues s'abstinrent de sarcasmes ou de piques à mes dépens. Le temps devait atténuer mon infidélité : je me mis très vite à rédiger des billets, à écrire des articles, à faire des interviews. Ce fut ainsi qu'en juin 1994 j'interviewai Rafael Sánchez Ferlosio, qui donnait alors un cycle de conférences à l'université. Je savais que Ferlosio était extrêmement réticent à parler avec les journalistes mais, grâce à un ami (ou plutôt à une amie de cet ami qui avait organisé le séjour de Ferlosio dans la ville), je réussis à lui faire accepter de discuter un moment avec moi. Il serait en effet excessif d'appeler cela une interview ; si c'en était bel et bien une, elle serait la plus bizarre que j'aie jamais faite de ma vie.

Ferlosio commença par apparaître à la terrasse du *Bistrot*, entouré d'un nuage d'amis, de disciples, d'admirateurs et de thuriféraires ; ces circonstances, liées à la négligence de son vêtement et à un physique qui mêlait inextricablement une allure d'aristocrate castillan honteux de l'être à celle d'un vieux guerrier oriental – la tête puissante, les cheveux poivre et sel ébouriffés, le visage dur, émacié et ingrat, le nez sémitique et la barbe ombrant les pommettes –, invitaient tout observateur non averti à le prendre pour un gourou au milieu de ses adeptes. Qui plus est, Ferlosio refusa net de répondre à une seule de mes questions, alléguant que dans ses livres il avait déjà donné les meilleures réponses dont il fût capable. Cela ne signifie pas pour autant qu'il ne voulait pas parler avec moi, au contraire : comme s'il cherchait à démentir sa réputation d'homme bourru (mais peut-être que celle-ci manquait de fondement), il fut on ne peut plus cordial, si bien qu'en discutant nous ne vîmes pas passer l'après-midi. L'ennui, c'est que si j'essayais pour ma part de sauver mon interview en lui demandant son opinion (disons) sur la différence entre personnages de caractère et personnages de destin, lui s'en tirait en me répondant par une digression (disons) sur les causes de la défaite de la flotte perse lors de la bataille de Salamine ; de même, quand je tentais de lui extirper une opinion (disons) sur les fastes du cinquième centenaire de la conquête de l'Amérique, lui me donnait une réponse qu'illustraient force gestes et détails, relative au (disons) bon usage de la varlope. La discussion se solda par un épuisant chassé-croisé et ce ne fut qu'à la dernière bière de cet après-midi-là que Ferlosio raconta l'histoire de l'exécution de son père, cette

histoire qui m'a tenu en haleine durant ces deux dernières années. Je ne me souviens ni par qui ni comment le nom de Rafael Sánchez Mazas fut mentionné (peut-être par l'un des amis de Ferlosio, peut-être par Ferlosio lui-même). Je me souviens pourtant que Ferlosio raconta ceci :

— On l'a exécuté tout près d'ici, dans le sanctuaire du Collell. Il me regarda. — Y êtes-vous déjà allé ? Moi non plus, mais je sais que c'est à côté de Banyoles. C'était à la fin de la guerre. Le 18 juillet l'avait surpris à Madrid et il avait dû se réfugier à l'ambassade du Chili, où il a passé plus d'un an. Vers la fin de 1937, il s'en est enfui pour quitter Madrid, camouflé dans un camion, peut-être avec l'intention de rejoindre la France. Mais il a été arrêté à Barcelone et, tandis que les troupes de Franco entraient dans la ville, on l'a emmené au Collell, tout près de la frontière. C'est là qu'il a été exécuté. Il s'agissait d'une exécution massive, probablement chaotique, puisque la guerre était déjà perdue et que les républicains fuyaient à la débandade par les Pyrénées, aussi, je ne crois pas qu'ils aient su qu'ils étaient en train d'exécuter l'un des fondateurs de la Phalange, qui plus est ami personnel de José Antonio Primo de Rivera. Mon père conservait à la maison la pelisse et le pantalon qu'il portait au moment de la fusillade, il me les a souvent montrés, il est possible qu'ils y traînent encore ; le pantalon était troué parce que les balles ne l'avaient que frôlé et il avait profité de la confusion du moment pour courir se cacher dans la forêt. De là, réfugié dans un trou, il entendait les chiens aboyer et les tirs et les voix des miliciens à ses trousses qui savaient qu'ils ne pouvaient perdre trop de temps à le rechercher, car les franquistes les talonnaient. A un moment donné,

mon père a entendu dans son dos un bruit de branches, il s'est retourné et a vu un milicien qui le regardait. C'est alors que quelqu'un a crié : "Il est par là ?" Mon père racontait que le milicien était resté à le regarder quelques secondes et qu'ensuite, sans le quitter des yeux, il avait crié : "Par ici, il n'y a personne !", puis il avait fait demi-tour et était parti.

Ferlosio marqua une pause et ses yeux se rétrécirent en une expression d'intelligence et de malice infinies, comme ceux d'un enfant qui réprime son rire.

— Il a passé plusieurs jours réfugié dans la forêt, se nourrissant de ce qu'il trouvait ou de ce qu'on lui donnait dans les fermes. Il ne connaissait pas la zone, et comme de plus il avait cassé ses lunettes il y voyait à peine ; c'est pourquoi il disait toujours qu'il n'aurait pas survécu s'il n'avait pas rencontré des garçons d'un village voisin, qu'on appelait ou qu'on appelle encore Cornellà de Terri, des garçons qui l'ont protégé et nourri jusqu'à l'arrivée des nationalistes. Ils étaient devenus très amis et, tout à la fin, il est resté plusieurs jours chez eux. Je ne crois pas qu'il les ait revus depuis, mais il m'en a parlé plus d'une fois. Je me souviens qu'il les appelait toujours par le nom qu'ils se sont donné : "les amis de la forêt".

Ce fut la première fois que j'entendis raconter cette histoire, et en ces termes. Quant à l'interview avec Ferlosio, je réussis finalement à la sauver ou peut-être l'inventai-je : pour autant que je m'en souviene, je n'y fis pas une seule fois allusion à la bataille de Salamine (mais bien à la distinction entre personnages de destin et personnages de caractère), ni au bon usage de la varlope (mais bien aux fastes du cinquième

centenaire de la découverte de l'Amérique). Il n'y est pas non plus fait mention de l'exécution du Collell ni de Sánchez Mazas. De la fusillade, je ne savais que ce que je venais d'entendre de la bouche de Ferlosio ; de son père, je n'en savais guère plus : à cette époque, je n'avais pas lu une seule ligne de Sánchez Mazas et il n'était pour moi qu'un nom brumeux parmi tant d'autres noms d'hommes politiques et d'écrivains phalangistes que ces dernières années de l'histoire espagnole s'étaient empressées d'enterrer, comme si les fossoyeurs avaient craint qu'ils ne fussent pas complètement morts.

Morts, en effet, ils ne l'étaient pas ; ou du moins pas complètement. Comme l'histoire de l'exécution de Sánchez Mazas au Collell et les circonstances qui l'entouraient m'avaient beaucoup impressionné, après mon interview avec Ferlosio je commençai à éprouver de la curiosité pour Sánchez Mazas, autant que pour la guerre civile (sur laquelle je n'en savais alors pas davantage que sur la bataille de Salamine ou sur le bon usage de la varlope) et pour les histoires extraordinaires qu'elle avait engendrées et qui depuis toujours me paraissaient des excuses à la nostalgie des vieux et du carburant pour l'imagination des romanciers sans imagination. Par hasard (ou pas autant qu'il y paraît), il était alors devenu de bon ton chez les écrivains espagnols de défendre des écrivains phalangistes. En réalité, cette pratique était plus ancienne. Elle datait du milieu des années quatre-vingt, quand certaines maisons d'édition aussi distinguées qu'influentes publièrent quelque volume de quelque phalangiste distingué et oublié mais, au moment où je commençai à m'intéresser à Sánchez Mazas, dans certains cercles littéraires on défendait déjà non

seulement les bons écrivains phalangistes mais aussi les médiocres, voire les mauvais. Quelques ingénus, tout comme quelques gardiens de l'orthodoxie de gauche, ainsi que d'autres sots, déclarèrent sur un ton dénonciateur que défendre un écrivain phalangiste c'était défendre (ou préparer le terrain pour défendre) le phalangisme. C'était tout le contraire : défendre un écrivain phalangiste équivalait à défendre un écrivain ; ou, plus précisément, à se défendre soi-même en tant qu'écrivain défenseur d'un bon écrivain. Je veux dire par là que cette mode surgit, dans le meilleur des cas (du pire, mieux vaut ne pas parler), du besoin naturel que tout écrivain éprouve de s'inventer sa propre tradition, d'un certain penchant pour la provocation, de la certitude problématique que la littérature et la vie font deux et que par conséquent on peut être à la fois un bon écrivain et une personne exécrationnelle (ou une personne qui soutient et fomenté des causes exécrationnelles), de la conviction donc qu'il y a une injustice littéraire envers certains écrivains phalangistes qui, pour reprendre la formule forgée par Andrés Trapiello, avaient gagné la guerre mais perdu leur place dans l'histoire de la littérature. Quoi qu'il en soit, Sánchez Mazas n'échappa point à cette exhumation collective : en 1986, on publia pour la première fois son œuvre poétique complète ; en 1995, on réédita dans une collection très populaire son roman *La Nouvelle Vie de Pedrito de Andía* ; en 1996, on réédita aussi *Rosa Krüger*, un autre de ses romans, resté, en fait, inédit jusqu'en 1984. Je lus alors tous ces livres. Je les lus avec curiosité, avec délectation même, mais sans enthousiasme ; je n'eus pas besoin de beaucoup les fréquenter pour en déduire que Sánchez Mazas était un

bon et non un grand écrivain, mais il est très probable que je n'aurais su expliquer clairement ce qui distingue un grand d'un bon écrivain. Je me souviens que, dans les mois ou les années qui suivirent, je glanais aussi, au hasard de mes lectures, des informations sur Sánchez Mazas et même quelques allusions, très sommaires et imprécises, à l'épisode du Collell.

Le temps passa. Je commençai à oublier cette histoire. Un jour, au début du mois de février 1999, l'année du soixantième anniversaire de la fin de la guerre civile, quelqu'un du journal suggéra d'écrire un article commémoratif sur la mort éminemment triste du poète Antonio Machado qui, en janvier 1939, en compagnie de sa mère, de son frère José et d'autres centaines de milliers d'Espagnols effarés, poussé par l'avancée des troupes franquistes, fuit de Barcelone à Collioure, de l'autre côté de la frontière française, où il mourut peu de temps après. L'épisode était fort connu et je pensai à juste titre qu'aucun journal catalan (ou non catalan) ne tarderait à l'évoquer, de sorte que je me disposais déjà à écrire le sempiternel article quand me revint le souvenir de l'exécution manquée de Sánchez Mazas qui avait eu lieu à peu près en même temps que la mort de Machado, mais du côté espagnol de la frontière. J'imaginai donc que la symétrie et le contraste entre ces deux événements terribles – presque un chiasme de l'histoire – n'étaient peut-être pas un hasard et que, si je parvenais à les raconter dans un même article sans en rien perdre, leur étrange parallélisme pourrait peut-être leur conférer un sens inédit. Ce pressentiment se confirma quand, alors que je commençais à me documenter un peu, je tombai sur l'histoire du voyage de Manuel Machado jusqu'à Collioure,

peu après la mort de son frère Antonio. Je me mis alors à écrire. Il en sortit un article intitulé "Un secret essentiel". Comme il n'est, à sa manière, pas moins essentiel pour cette histoire, je le reproduis ici :

Il y a soixante ans mourait Antonio Machado, au terme de la guerre civile. De toutes les histoires de cette Histoire, celle de Machado est sans doute l'une des plus tristes, car elle finit mal. Elle a été déjà racontée de nombreuses fois. Venant de Valence, Machado arriva à Barcelone en avril 1938, en compagnie de sa mère et de son frère José. Il logea d'abord à l'hôtel *Majestic* puis à la *Torre de Castañer*, un vieil hôtel particulier situé boulevard de Sant Gervasi. Là, il poursuivit ce qu'il avait fait depuis le début de la guerre : défendre par ses écrits le gouvernement légitime de la République. Il était vieux, épuisé et malade, et déjà ne croyait plus à la défaite de Franco. Il écrivit : "C'est la fin ; Barcelone tombera d'un jour à l'autre. Pour les stratèges, pour les hommes politiques, pour les historiens, tout est clair : nous avons perdu la guerre. Mais, sur le plan humain, je n'en suis pas si sûr... Peut-être l'avons-nous gagnée." Qui sait s'il eut raison sur ce dernier point, mais, sur le premier, cela ne fait aucun doute. La nuit du 22 janvier 1939, quatre jours avant la prise de Barcelone par les troupes de Franco, Machado et sa famille partaient dans un convoi vers la frontière française. Lors de cet exode hallucinatoire, ils étaient accompagnés par d'autres écrivains, dont Corpus Barga et Carles Riba. Ils firent étape à Cervià de Ter et à Mas Faixat, près de Figueras. Enfin, la nuit du 27, après avoir marché six cents mètres sous la pluie, ils passèrent la frontière. Ils s'étaient vus contraints à abandonner leurs valises ; ils n'avaient pas d'argent. Grâce à l'aide de Corpus Barga, ils réussirent à rejoindre Collioure et à s'installer à

l'hôtel *Bougnol Quintana*. Moins d'un mois plus tard le poète mourut ; sa mère lui survécut trois jours. Dans la poche du pardessus d'Antonio, son frère José trouva quelques notes ; l'une d'elles était un vers, peut-être le premier vers de son dernier poème : "Ces jours azurés et ce soleil de l'enfance."

L'histoire ne s'achève pas là. Peu après la mort d'Antonio, son frère, le poète Manuel Machado, qui vivait à Burgos, apprit la nouvelle par la presse étrangère. Manuel et Antonio n'étaient pas seulement frères : ils étaient aussi intimes. Le soulèvement du 18 juillet avait surpris Manuel à Burgos, en zone rebelle ; Antonio était à Madrid, en zone républicaine. On peut raisonnablement supposer que si Manuel avait été à Madrid il serait resté fidèle à la République ; peut-être est-il vain de se demander ce qui serait arrivé à Antonio s'il s'était trouvé à Burgos. Mais il est certain qu'après avoir appris la mort de son frère Manuel se procura un sauf-conduit et qu'après avoir voyagé plusieurs jours à travers une Espagne calcinée il arriva à Collioure. A l'hôtel, il apprit également le décès de sa mère. Il se rendit au cimetière. Là, devant les tombes de sa mère et de son frère Antonio, il rencontra son frère José. Ils se parlèrent. Deux jours plus tard, Manuel retourna à Burgos.

Mais l'histoire – du moins celle que je veux raconter aujourd'hui – ne s'achève pas là. A peu près au même moment où Machado mourait à Collioure, on exécutait Rafael Sánchez Mazas près du sanctuaire du Collèl. Sánchez Mazas fut un bon écrivain ; il fut aussi ami de José Antonio et l'un des fondateurs et idéologues de la Phalange. Ses péripéties pendant la guerre sont entourées de mystère. Il y a quelques années, son fils, Rafael Sánchez Ferlosio, me raconta sa version. J'ignore si elle est conforme à la vérité des faits ; je la rapporte telle qu'elle me

fut racontée. Surpris dans le Madrid républicain par le soulèvement militaire, Sánchez Mazas se réfugia à l'ambassade du Chili. Il y passa une grande partie de la guerre ; vers la fin de celle-ci, il essaya de fuir camouflé dans un camion mais on l'arrêta à Barcelone et, pendant que les troupes de Franco arrivaient dans la ville, on l'emmena vers la frontière. Son exécution eut lieu non loin de là ; cependant, les balles ne firent que le frôler et il profita de la confusion pour courir se cacher dans la forêt, d'où il entendait les voix des miliciens à ses trousses. L'un d'eux finit par le découvrir. Il le regarda dans les yeux. Puis il cria à ses compagnons : "Par ici, il n'y a personne !" Il fit demi-tour et partit.

"De toutes les histoires de l'Histoire, écrivit Jaime Gil, la plus triste est sans doute celle de l'Espagne, parce qu'elle finit mal." Finit-elle mal ? Nous ne saurons jamais qui fut ce milicien qui sauva la vie à Sánchez Mazas ni ce qui lui traversa l'esprit quand il le regarda dans les yeux ; nous ne saurons jamais ce que se dirent José et Manuel Machado devant les tombes de leur frère Antonio et de leur mère. Je ne sais pourquoi mais parfois je me dis que, si nous réussissions à dévoiler l'un de ces deux secrets parallèles, nous entreverrions peut-être aussi un secret bien plus essentiel.

J'étais très content de cet article. Quand il fut publié, le 22 février 1999, exactement soixante ans après la mort de Machado à Collioure et exactement soixante ans et vingt-deux jours après l'exécution de Sánchez Mazas au Collèl (je n'en sus que plus tard la date précise), on me félicita à la rédaction. Dans les jours qui suivirent, je reçus trois lettres ; à ma surprise – je ne fus jamais un journaliste polémique, de ceux dont le nom abonde dans le courrier des lecteurs, et rien n'invitait à penser que des événements vieux de